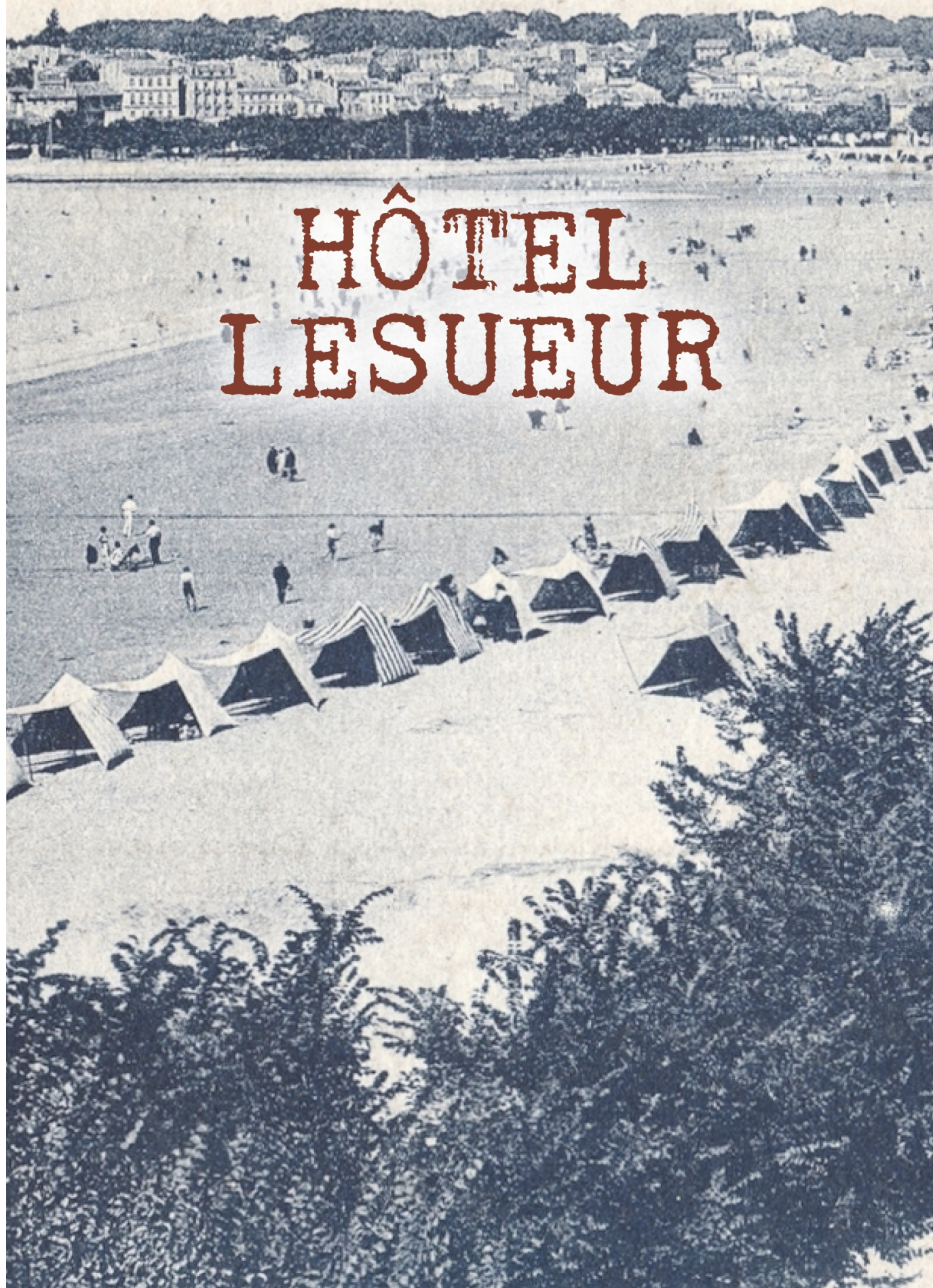


Gilles Barboteau

HÔTEL LESUEUR



Gilles BARBOTEAU

Hôtel Lesueur

© Gilles BARBOTEAU, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6909-1

Image : Wikimedia Commons/

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE UN

Front de l'Aisne – Novembre 1914

Joseph s'efforça d'ouvrir les yeux. Il ne percevait qu'une brume ouatée, épaisse, n'entrevoyait ni le ciel ni le moindre repère lui permettant de savoir où il se trouvait. À peine ressentait-il l'humidité qui l'enveloppait, les gouttes qui ruisselaient sur son visage, les vêtements qui lui collaient à la peau, sa capote devenue si pesante et le froid qui l'étreignait en permanence. Il sombra dans la torpeur. Reprenant un instant ses esprits il se sentit voguer sur un navire au balancement régulier, bercé par le clapotis de l'eau. Une voix s'éleva devant lui :

— Ecartez-vous nom de Dieu, qu'on puisse passer.

Le balancement reprit, accompagné du floc-floc caractéristique des bottes traçant leur chemin dans l'eau. Près de lui, il entendait un souffle régulier, celui d'un homme concentré sur l'effort. Un soubresaut; un vertige le prit, il se sentit partir dans un abîme. Une main l'agrippa et le retint.

— Bon sang, Sergent, on a failli vous ramasser par terre. Tenez-vous au brancard, il y a encore des passages difficiles.

Il discernait à présent des visages, ceux de camarades au teint gris, aux yeux éteints, plaqués contre la paroi, leurs uniformes maculés de boue. Triste revue que celle de ces individus aux regards vides, baignant dans l'atmosphère cotonneuse de ce jour sans lumière. Parfois le pas s'interrompait, le brancard était alors soulevé à bout de bras pour franchir un obstacle, un rétrécissement ou négocier un virage. Pour éviter le mitraillage en enfilade, les tranchées étaient volontairement construites en zigzags ce qui ne facilitait pas leur progression. Les brancardiers avançaient à présent dans le boyau de liaison menant à la seconde ligne. Arrivés à celle-ci, il fallait rejoindre le poste de secours le plus proche. Un poilu du même bataillon qu'eux les y conduisit. À l'entrée de celui-

ci, abrité par un toit recouvert de terre, ils posèrent le brancard. Un jeune officier, à l'allure hautaine, s'approcha :

— Qu'est-ce qu'il a votre blessé, je ne vois rien ? Je ne lui conseille pas de chercher à nous entourlouper, sinon il passe en Conseil, y-en-a assez des tire-aucul.

— On ne sait pas ce qu'il a mon Lieut'nant, mais pour sûr qu'il est raide. Y touche plus à la tambouille. Depuis deux jours on l'a vu qui s'épuisait, c'te nuit y bougeait plus. Vous voyez pas qu'y s'rait en train d'calancher !

Le Major, uniforme recouvert d'une longue blouse blanche, rejoignit le petit groupe qui s'était formé et examina le malade. Il le palpa, prit son pouls et colla son oreille sur son thorax.

— Il faut l'évacuer. Je vous signe un billet que vous présenterez à l'ambulance du cantonnement.

Pour Joseph, les derniers jours avaient été un calvaire. Les douleurs l'avaient pris alors que son unité venait de repasser en première ligne. Son ventre lui faisait si mal qu'il le contraignait à marcher courbé, s'appuyant sur son fusil pour ne pas trébucher. Et puis la fièvre était apparue, le secouant de mille frissons dans l'inconfort du malheureux abri où il s'était allongé, simple toit reposant sur quatre pieux qui protégeait au moins de la pluie et qu'ils occupaient à tour de rôle lorsqu'ils n'étaient pas en surveillance sur le parapet de la tranchée. La dysenterie l'épuisait et il ne pouvait plus s'alimenter. Ses hommes avaient fait ce qu'ils avaient pu pour lui permettre de surmonter ce qu'ils pensaient n'être qu'un mauvais moment, l'abritant au mieux du mauvais temps, se serrant contre lui pour lui transmettre leur chaleur dans l'étroitesse de la cagna, prenant son tour de rôle au poste de guet. Il avait senti ses forces l'abandonner jusqu'à ne plus avoir conscience de son corps, ne plus entendre le bruit plus ou moins lointain du canon, ne plus réagir au froid, ne plus identifier ses camarades, silhouettes erratiques qui allaient et venaient, se penchant parfois vers lui pour lui apporter quelques paroles de réconfort.

L'infirmierie générale du cantonnement tenait plus de la gare de triage que d'un véritable hôpital de campagne. Sans cesse des brancards y accouraient, des hommes sommairement pansés faisaient banquette dans l'entrée, des ambulances arrivaient, d'autres repartaient chargées de blessés à transférer. Des médecins, des infirmiers s'affairaient auprès des blessés, soutenant les uns, dirigeant les autres vers des salles de premiers soins, enjambant les brancards, poussant sans

ménagements vers les salles d'opérations les chariots sur lesquels avaient été déposés les hommes les plus lourdement touchés. Ce n'était que plaintes, gémissements, ordres qui claquent et bruits métalliques. L'atmosphère était empestée d'odeurs fortes, mélange d'éther, de formol mais aussi odeurs d'hommes dont l'hygiène avait depuis longtemps été reléguée au rang des souvenirs et qui arrivaient tels qu'on les avait ramassés.

Joseph flottait toujours dans son brouillard, insensible à ce qui l'entourait. Aux questions posées par le médecin qui les accueillait c'est l'un des brancardiers, un de ceux qui n'avaient pas quitté Joseph depuis plusieurs jours qui répondit pour lui :

— Nom, prénom, âge du blessé. Dépêchez-vous s'il vous plaît, il y en a qui attendent.

— Sergent GIBIEL Joseph, 29 ans, 35^{ème} Division d'Infanterie. Il n'est pas blessé mais salement malade.

puis extirpant la plaque pendue au cou du malade :

— Matricule 11 265, classe 1906.

— On ne soigne pas les malades ici, il va être dirigé vers l'hôpital de Villers-Cotterets – indiqua sèchement le médecin. Mettez le brancard dans cette pièce et regagnez votre unité, votre promenade est terminée.

**

Ouvrant les yeux, tout d'abord par clignements successifs puis de manière plus continue, Joseph fut ébloui par la lumière blanche qui l'entourait. Tournant la tête, il prit conscience du lieu dans lequel il se trouvait : une vaste salle d'hôpital dans laquelle étaient alignés les lits des malades, de part et d'autre d'une allée centrale. Il n'avait que des souvenirs confus des conditions dans lesquelles il était arrivé jusqu'ici, les cahots de la route, le roulement d'un chariot qui semblait l'emmener vers les ténèbres et enfin le silence retrouvé. Il lui semblait bien qu'on s'était affairé auprès de lui, le portant, le retournant, le faisant boire, lui enfonçant des aiguilles en divers endroits de son anatomie. Il avait conscience surtout d'émerger d'un long sommeil peuplé de songes chimériques. Une grande faiblesse l'habitait. Allongé sur le dos, il reposait, n'imaginant nullement possible de se redresser ou de se tourner. Néanmoins il ressentait un sentiment de bien-être, procuré sans doute par le bonheur d'être dans un lit aux draps immaculés, petit luxe dont le dernier usage remontait à

présent à plusieurs mois.

— Alors, vous voilà mieux réveillé, Sergent.

Une infirmière s'était approchée de lui et l'aidait à se redresser en lui plaçant un oreiller sous la tête.

— Vous êtes chez nous depuis trois jours. Vous n'étiez pas brillant lorsque vous êtes arrivé. Ici c'est l'infirmier-hôpital de Villers-Cotterets, on est là pour prendre soin de vous et vous remettre sur pied. En attendant vous n'avez qu'une chose à faire, vous reposer.

Puis l'infirmière tourna les talons et partit s'affairer auprès d'un autre lit. Il accorda d'emblée sa confiance et toute sa sympathie à cette aimable personne, ses oreilles ayant depuis fort longtemps perdu l'habitude d'entendre des propos prononcés si agréablement.

Depuis que les soins qui lui étaient prodigués avaient permis de faire chuter sa température et de retrouver quelques forces, Joseph était sorti de l'état de semi-conscience qui excluait toute réflexion objective sur la situation qu'il vivait. À présent, il se sentait rassuré de se trouver entre de bonnes mains, bien qu'il ignorât encore de quelle affection il était atteint et quelle serait la durée de son immobilisation. À vrai dire, il ne marquait dans l'immédiat aucune impatience à se retrouver sur pied si cela n'avait pour seule signification que de reprendre du service au front. Les quatre mois qu'il venait de vivre depuis l'entrée en conflit l'avaient suffisamment éprouvé tant sur le plan physique que moral. L'incorporation qui lui avait été signifiée début août, dans sa qualité de sous-officier réserviste, était survenue comme une mauvaise surprise et n'avait pas manqué de créer des difficultés de grande ampleur pour sa famille. Quoique jeune encore, il n'en n'était pas moins père de trois enfants et assurait par son emploi dans l'Administration de l'Octroi de la Ville de Paris les seuls revenus qui permettaient de faire vivre le foyer. Fallait-il que l'armée française ait un besoin si important de soldats pour qu'il ait été rappelé dès la déclaration de guerre. Il avait donc laissé Hélène qui, ne pouvant assurer seule les charges qui pesaient sur elle, était partie avec les enfants vivre auprès de son père, à Tours. Celui-ci ne s'était pas fait prier pour accueillir sa fille et ses petits-fils qui venaient par la force des choses rompre la solitude de son veuvage. Avec bonheur, il les installa dans sa demeure, leur assurant le confort matériel d'un quotidien sans soucis.

Son incorporation faite, dans une caserne parisienne, il n'avait fallu que

quelques jours d'exercices avant que son régiment ne soit aussitôt transféré sur la ligne de front. On sait alors le régime qui fut imposé à nos armées. Le conflit se développait rapidement et de nombreux combats étaient engagés pour tenter de maintenir nos positions face à une armée allemande qui, en envahisseur résolu, progressait rapidement et secouait durement nos premières lignes. Les mouvements incessants avaient contraint nos soldats à des marches épuisantes, les retraites forcées sous la mitraille de la puissante artillerie ennemie ayant rapidement succédées aux vastes élans de conquêtes. C'est ainsi qu'après avoir tout d'abord pris position à la limite de la frontière de la Belgique leur régiment avait dû battre en retraite jusque dans la Marne, en dessous de Fismes. Il fallut marcher, toujours et encore, pour ensuite, sous l'effet du mouvement de « course à la mer » engagé par les belligérants, remonter au Nord-Ouest dans la région de Vailly-sur-Aisne. Là, ils ne bougèrent plus, la guerre de mouvements initiée par nos généraux s'était commuée en une guerre de tranchées ou le nouveau mot d'ordre était de tenir coûte que coûte le terrain et de ne plus reculer. Il fut ainsi clairement notifié à tous les officiers et sous-officiers que la ligne formée par le canal de l'Aisne était devenue une limite inexpugnable, quel qu'en serait le prix à payer.

Selon le mot d'un des leurs, le soldat d'infanterie entama alors « une vie de lapin le jour de l'ouverture de la chasse » !

Mais les tranchées ne se creusèrent pas toutes seules. Les soldats, pour qui il n'était pas question de souffler, durent, après avoir tant marché, se muer à présent en terrassiers pour constituer le réseau de tranchées, comprenant au minimum une première ligne, complétée d'une deuxième, et parfois d'une troisième, lesquelles étaient reliées entre elles par des boyaux de liaison. Que de terre remuée à la seule force des bras ! En raison de son grade Joseph avait donc dû obtenir de ses hommes qu'ils travaillent avec suffisamment d'ardeur pour répondre aux objectifs fixés par le commandement. Ce furent des journées, ou plutôt des nuits, celles-ci étant privilégiées pour travailler dans la discrétion dès que l'on était au plus près des rangs ennemis, harassantes autant qu'éprouvantes pour les nerfs en raison de la pression permanente des tirs de l'adversaire.

Et le moment arriva où les projectiles ennemis leur furent directement destinés. Il fallut bien, alors, y aller, et trouver les ressources pour surmonter sa peur au moment d'enjamber le parapet de la tranchée. Alors que les balles sifflaient, qu'étaient hurlées par les officiers les injonctions à avancer, le bruit mat des corps qui tombent et les gémissements des blessés se mêlèrent à la

pétarade des fusillades et à l'explosion des obus qui touchaient le sol, soulevant des gerbes de terre qui retombaient en pluie épaisse. Sous ce vacarme assourdissant plus personne n'avait la tête à penser, répondant juste au réflexe de tirer sur tout ce qui paraissait être hostile.

Lors d'une accalmie, et de retour dans leur abri, loin d'avoir droit au moindre repos, Joseph et son escouade furent désignés pour aller s'aventurer nuitamment dans le no man's land pour installer des barbelés ou creuser des petits postes avancés destinés à épier les lignes ennemies. Ils se trouvèrent alors, bien malgré eux, car les informations n'avaient pas dû leur parvenir, au centre d'une véritable bataille durant laquelle leur artillerie avait pilonné les lignes adverses qui ne s'étaient alors pas privées de répondre en employant les mêmes moyens. Les obus volaient au-dessus d'eux et les balles sifflaient à leurs oreilles, les contraignant à se terrer en attendant la fin de ces hostilités. Deux de ses hommes ayant été touchés, Joseph avait dû ramper sous la mitraille pour aller, tantôt les tirant, tantôt les soutenant, les sortir d'une position où la mort leur était promise.

La condition des soldats d'infanterie était très inconfortable car ils avaient autant à craindre des obus provenant de leurs propres lignes que de celles de l'ennemi. En fait, il fut rapidement démontré que cette attaque qui prenait corps était vouée à l'échec tant chaque camp, de force égale, était à même de défendre ses positions. Cette fois-là, les états-majors eurent la sagesse de stopper les tirs avant qu'il n'y ait eu à déplorer de nombreux morts pour un trop mince profit. Mais il n'en n'était pas toujours de même et trop souvent l'entêtement des « stratèges » du commandement supérieur conduisait à de véritables boucheries, dans un camp comme dans l'autre, pour tenter de gagner seulement quelques dizaines de mètres.

Lorsqu'ils n'effectuaient pas leur temps en première ligne, les soldats étaient cantonnés en soutien dans la deuxième ou troisième ligne de tranchées. Tous les mois, il était également prévu une période de plusieurs jours dits « de repos » à passer au cantonnement, en retrait de plusieurs kilomètres du front.

Mais la première partie de la guerre avait été si dense et les périodes de repos si éphémères que les organismes s'en ressentaient durement et que la fatigue généralisée constituait le profil de cette armée en campagne.

Autant dire qu'être malade, ou blessé, n'était pas considéré comme la pire des punitions dès lors que son intégrité physique, ou son espérance de vie, n'était pas gravement compromise. Sur ce plan là, Joseph s'interrogeait. Certes, son affection, bien que l'ayant profondément affaibli, ne lui causait pas de

souffrances atroces comme pour bon nombre de blessés qui l'entouraient, mais il était surtout préoccupé par son niveau de gravité et par ses chances de rétablissement. Il constatait qu'après l'amélioration qu'avaient produit ses premiers jours d'hospitalisation, et les soins qui lui avaient été prodigués, il se maintenait à présent dans un état de faiblesse qui lui interdisait de quitter le lit, ressentant chaque jour la fièvre qui l'assaillait à certaines heures et ne pouvant s'alimenter qu'avec prudence et parcimonie.

Bien entendu des épidémies s'étaient répandues dans les tranchées, les accès de dysenterie dus aux mauvaises conditions de vie et à l'hygiène inexistante, les fièvres, telles que la typhoïde, les oreillons ou la scarlatine touchaient des bataillons entiers mais il savait, parce qu'il en avait été le témoin auprès de camarades qui en avaient été atteints, que son état ne correspondait à aucun de ses maux. Lorsqu'il interrogeait les infirmières, ou bien même le médecin-chef, lors de sa visite menée au pas de charge, il n'obtenait que des réponses évasives, le renvoyant à la patience et au repos. Que pouvait-il alors écrire à Hélène pour lui apporter de ses nouvelles sans lui créer un tracas qu'il préférait lui épargner pour l'instant. Ses lettres, qu'il s'appliquait à rendre rassurantes, n'apportaient pas de précisions sur ce sujet. Il préférait s'en tenir au point le plus positif de sa situation actuelle : il se trouvait à l'abri des combats et des conditions de vie si difficiles qu'imposait le front.

Il s'informait des évolutions de la guerre. Une infirmière, le sachant intéressé par la lecture, venait régulièrement lui apporter les journaux qu'elle avait pu se procurer. Il faut dire que, sur place, il était impossible de savoir ce qui se passait vraiment, ne serait-ce qu'à vingt kilomètres de distance. Le commandement ne faisait circuler que peu d'informations provenant du front afin de ne pas semer dans les esprits des espoirs qui seraient ensuite déçus.

Cloué dans son lit, il ne trouvait guère de distraction pour rompre la monotonie des longues journées. Quelques discussions étaient possibles avec ses voisins de lit, mais elles étaient par force limitées du fait de l'état de santé de chacun. À vrai dire, cette salle d'hôpital avait tout de la Cour des Miracles tant les pathologies des hommes qu'elle abritait étaient diverses. Il y avait plusieurs amputés, d'un membre, voire de deux, des blessés de la face, qui jamais ne retrouveraient les traits de leurs visages, des hommes ayant perdu la vue et d'autres souffrant de multiples plaies dues à des éclats d'obus. À la grande loterie des malheurs de la guerre, ils n'avaient pas tous tiré les meilleurs lots, quoique les pires des blessures fussent, disait-on, celles touchant l'abdomen que